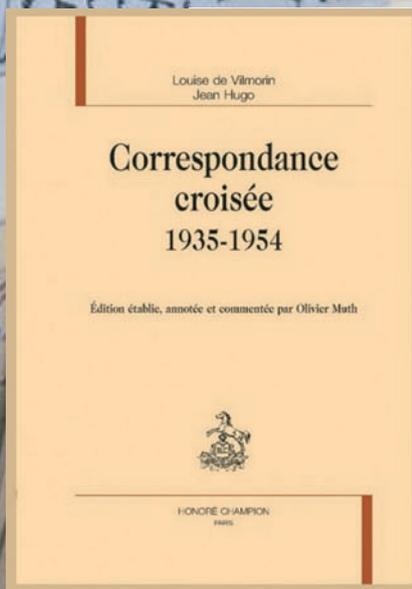


FloriLettres

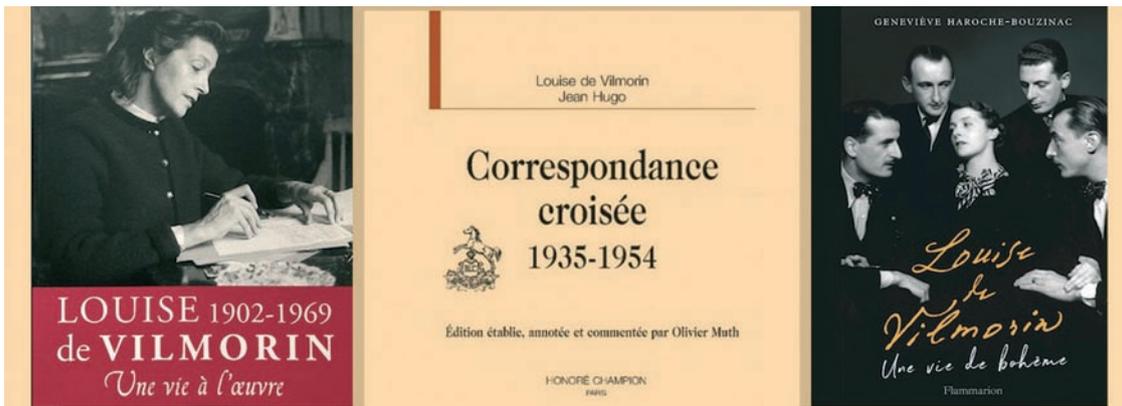
Revue littéraire de la Fondation La Poste



Sommaire

Dossier :
Louise de Vilmorin & Jean Hugo
Correspondance croisée

02. Édito
03. Entretien avec Olivier Muth
08. Lettres choisies - Louise de Vilmorin et Jean Hugo
10. Louise de Vilmorin - Portrait
12. Alfred et Lucie Dreyfus, correspondance
14. Dernières parutions
16. Agenda



Édito

Louise de Vilmorin Correspondance avec Jean Hugo

Nathalie Jungerman

À l'occasion du cinquantième de la disparition de Louise de Vilmorin, le Département des Hauts-de-Seine lui consacre une exposition à la Maison de Chateaubriand (accompagnée d'un catalogue) où lettres, manuscrits, éditions rares, photographies, extraits cinématographiques, tableaux, sculptures et mobiliers sont présentés jusqu'au 15 mars 2020.

Geneviève Haroche-Bouzinac (directrice de la revue *Épistolaire* et professeur d'histoire littéraire) propose une nouvelle biographie, intitulée *Louise de Vilmorin, Une vie de bohème*, parue chez Flammarion.

Et Olivier Muth (conservateur en chef et commissaire de l'exposition en question) publie chez Honoré Champion, avec le soutien de la Fondation La Poste, la *Correspondance croisée de Louise de Vilmorin et Jean Hugo*. Ces trois événements littéraires forment un ensemble qui éclaire la personnalité et le travail de la romancière dont la vie mondaine et amoureuse est plus connue que l'œuvre. À la fois romanesque, poétique, épistolaire, journalistique et scénaristique, sa production, protéiforme, est emplie d'imagination et de fantaisie.

Louise de Vilmorin écrivait beaucoup et très régulièrement des lettres. En témoignent les trois volumes de correspondances publiés par Olivier Muth aux éditions Gallimard (coll. Le Promeneur) : avec Jean Cocteau (2003), *avec ses amis* (2004), avec Duff et Diana Cooper (2008, ouvrage soutenu par la Fondation La Poste), ainsi que la *Correspondance croisée* avec Jean Hugo, peintre, décorateur de théâtre et illustrateur, à qui elle racontait, dans ses lettres, ses souvenirs d'enfance dans l'intention d'écrire ses mémoires. Ces échanges épistolaires, jusqu'alors inédits, apportent de nouveaux éléments biographiques. Ils sont aussi en grande partie axés sur la création poétique pour laquelle l'arrière-petit-fils de Victor Hugo, rencontré en 1935, peu après la parution de *Sainte-Une fois*, encourage Louise de Vilmorin.

Rencontre avec Olivier Muth, directeur des archives départementales des Hauts-de-Seine.

Entretien avec Olivier Muth

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous avez soutenu une thèse sur *La correspondance générale de Louise de Vilmorin*, publié ensuite trois recueils de sa correspondance aux éditions Gallimard, collection « Le Promeneur » (avec ses amis, Jean Cocteau, Duff et Diana Cooper – *Correspondance à trois*) et un quatrième recueil qui vient de paraître chez Honoré Champion, la *Correspondance croisée Louise de Vilmorin / Jean Hugo*. Vous avez organisé également une exposition qui lui est consacrée, présentée en ce moment à la Vallée-aux-Loups, Maison de Chateaubriand, à l'occasion du cinquantenaire de sa mort. Comment en êtes-vous venu à vous intéresser à Louise de Vilmorin et plus particulièrement à sa correspondance ?

Olivier Muth Dans le cadre d'une thèse de l'École nationale des Chartes, j'ai cherché un sujet de recherche. Le concept de sociabilité, de mondanité et la cour du Second Empire de Napoléon III m'intéressaient, mais il n'y avait pas beaucoup de nouveautés en termes de sources et d'archives. Grâce à la bibliothécaire de l'École doctorale de la Sorbonne qui était une amie des Vilmorin, j'ai découvert cette famille de grainetiers et botanistes, avant de me pencher plus particulièrement sur la figure de Louise de Vilmorin. J'ai appris que les papiers de cette dernière, qui constituaient un ensemble volumineux, avaient été déposés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet. J'ai commencé à y travailler en étudiant de prime abord l'épistolarité, c'est-à-dire tous les mécanismes utilisés dans la rédaction d'une lettre, les codes de l'écriture, les lieux communs, les réseaux de sociabilité... Louise de Vilmorin écrivait beaucoup et j'ai choisi, pour ma thèse, la correspondance familiale qui coïncide avec

les premières années. Le matériau épistolaire était très intéressant. À la fin des années 1990 et au début des années 2000, la vie et l'œuvre de Louise de Vilmorin ont suscité un regain d'intérêt, et j'ai eu l'opportunité de publier, à partir de 2003, une partie de sa correspondance aux Éditions Gallimard, collection « Le Promeneur ».

Louise de Vilmorin a publié de la poésie, des romans : *Madame de Julietta*, pour ne citer que les plus connus, ont été adaptés au cinéma... Sa correspondance tient une place très importante dans son travail d'écriture. Les lettres et, en particulier celles à Jean Hugo, témoignent notamment de la création littéraire... Par exemple, dans sa lettre d'avril 1950 (page 508), Jean Hugo commente et critique un poème de Louise de Vilmorin vers par vers...

O.M. L'œuvre de Louise de Vilmorin est protéiforme (romanesque, poétique, épistolaire, journalistique, cinématographique, radiophonique et télévisuelle). L'objectif de l'exposition intitulée « Une vie à l'œuvre », qui a lieu actuellement à la Maison de Chateaubriand, est de présenter la variété des formes d'expression dont elle a fait preuve, à l'instar d'un Jean Cocteau, ainsi que la correspondance qui peut être assimilée à l'œuvre. Ce qui m'intéressait dans les échanges épistolaires et notamment ceux avec Jean Hugo, c'était, non pas tant les aspects biographiques ou intimes (même si l'expression du sentiment amoureux est très intéressante), mais la genèse de l'œuvre littéraire. Je pense que les ayants droit de Jean Hugo – qui ont autorisé la publication de ces lettres – ont bien compris l'intérêt qui était le mien : montrer, avec cette correspondance, l'élaboration d'une esthétique, le processus créatif de Louise de Vilmorin et l'in-



Olivier Muth
© D.R.

Conservateur en chef du patrimoine, **Olivier Muth**, directeur des archives départementales des Hauts-de-Seine, a consacré sa thèse de l'École nationale des Chartes à la correspondance de Louise de Vilmorin. Il a établi trois volumes de lettres pour la collection Le Promeneur / Gallimard (*Correspondance croisée avec Jean Cocteau*, *Correspondance avec ses amis* et *Correspondance à trois avec Duff et Diana Cooper*), un recueil d'articles en 2016 aux Cahiers de la NRF, *Objets-chimères : articles et textes rares (1935-1970)*, et, en 2019 aux Éditions Honoré Champion, *Correspondance croisée avec Jean Hugo*. Il est le commissaire de l'exposition « Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969) » à la Maison de Chateaubriand.



Louise de Vilmorin - Jean Hugo
Correspondance croisée 1935-1954
Édition établie, annotée et commentée
par Olivier Muth
Éditions Honoré Champion, oct. 2019.
752 pages.

Avec le soutien de



fluence qu'a eu Jean Hugo sur son écriture, surtout poétique. L'apport essentiel de cette édition, et aussi de l'exposition, est de la découvrir au travail : le caractère laborieux qu'elle avait pour produire – elle ne s'en cachait pas –, et en même temps, l'extrême précision, le côté ciselé du résultat final, particulièrement en ce qui concerne la poésie.

Parlez-nous de son goût pour les calembours, les jeux du langage qu'elle partage avec Jean Hugo...

O.M. Jean Hugo lui donnait son avis, lui proposait des lectures, lui adressait des sources d'inspirations, en particulier des vers et des calembours. Il lui envoyait des livres lorsqu'elle s'était retirée en Alsace pour mieux se concentrer sur l'écriture. Il y avait aussi beaucoup de traits d'esprit dans les échanges de Louise avec ses frères et en particulier avec André de Vilmorin qui s'amusait à des calembours sur les départements et les chefs-lieux. Ses recherches très précises sur les mots produisaient des figures de style parfois assez rares comme dans le poème composé à partir de notes de musique ou de lettres de l'alphabet, ou encore les calligrammes. André de Vilmorin, dans un écrit de 1962, ou André Malraux, dans la préface qu'il a livré au recueil posthume, *Solitude, ô mon éléphant*, établissent la filiation avec la poésie de Guillaume Apollinaire. Certaines influences sont donc non négligeables.

Quant à la peinture ?

O.M. Louise de Vilmorin s'est d'abord essayé à la peinture dans les années 1930 lors de son exil à Las Vegas où elle s'ennuyait malgré la naissance de ses trois filles. Elle y vivait avec son premier mari, Henry Leigh Hunt (1886–1972), homme d'affaires américain qui avait des intérêts en Amérique du Sud et s'absentait beaucoup. Antoine de Saint-Exupéry et l'abbé Arthur Mugnier (intellectuel attentif à ses contemporains 1853-1944) avaient très tôt senti toute l'imagination et la création qu'elle pouvait avoir. C'est André Malraux qui lui a conseillé d'écrire : « Si vous vous ennuyez, évadez-vous en écrivant ». On présente dans l'exposition certaines de ses aquarelles – dans les années 60, elle peignait encore

– mais ce n'est pas avec la peinture qu'elle a percé ni, je pense, qu'elle aurait voulu percer. Il s'agissait davantage d'un hobby. Contrairement aux lettres de Jean Hugo qui sont souvent illustrées de dessins ou d'aquarelles miniatures, les lettres de Louise de Vilmorin sont rarement, voire jamais, illustrées.

Comment sont les autographes, l'écriture manuscrite de ses lettres ? Faisait-elle des brouillons ?

O.M. À ma connaissance, elle ne faisait pas de brouillons de lettres, en tout cas, ils n'ont pas été conservés. Elle dit souvent d'ailleurs qu'elle ne se relit pas. En revanche, ses textes et articles de presse sur lesquels j'ai un peu travaillé aussi, présentent plusieurs versions. Les manuscrits sont ratés, il y a des repentirs, et même sur les tapuscrits figurent des corrections. Elle avait une écriture graphique assez lisible, avec des pleins et des déliés, mais une ponctuation flottante. Ses lettres sont fluides, d'un seul tenant, avec peu de coquilles et de ratures. Elle disait que l'écriture épistolaire lui procurait beaucoup de plaisir. Ce n'est pas le cas des articles motivés par des besoins financiers et dont les brouillons sont laborieux, surchargés. Ce qui, à mon avis, en dit beaucoup sur le plaisir d'écrire.

Peut-on dire que la correspondance fait partie de son œuvre littéraire ?

O.M. Depuis les années 1990, la correspondance des écrivains ou des artistes, d'une manière générale, est considérée comme faisant partie de l'œuvre. Dans le cas de Louise de Vilmorin, la correspondance sert de laboratoire, non pas uniquement sur la genèse de l'œuvre mais aussi sur le jaillissement d'une idée. C'est-à-dire qu'au hasard de la plume, certaines formules écrites dès les années 1930, seront reprises dans des poèmes ou des jeux de langage. À cet égard, on peut considérer que l'écriture épistolaire est une sorte de préfiguration, ou peut servir de préfiguration, à des œuvres ultérieures.

Il y a de nombreuses descriptions dans sa correspondance : description d'elle-même,



Catalogue de l'exposition *Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969)*
Jean Hugo, lettres à Louise de Vilmorin datées de 1945, 1948 et 1950. Coll. part.
Éditions Snoeck, Gand, 2019, pages 158-59

de personnalités, de lieux, portrait de son père, par exemple, pour ses mémoires... Certaines lettres sont très longues...

O.M. Oui, mais je pense que Louise de Vilmorin est surtout remarquable dans la courte contribution. Ses romans ou ses articles les plus longs, et peut-être ses lettres les plus longues, ne sont pas forcément les meilleurs. Elle est beaucoup plus percutante dans un texte court, que ce soit un poème, une figure de style, un calligramme, une lettre recto-verso. En revanche, *a contrario* de ce que je viens de dire, elle excelle dans l'observation de ses contemporains et dans le recensement de situations. Lorsqu'elle décrit des soirées ou des dîners à l'ambassade, quand elle raconte des virées en Suisse, en Allemagne ou en Autriche, son écriture est savoureuse. La frontière entre la réalité et l'imagination est toujours un peu difficile à percevoir, mais quand bien même les situations sont romancées, elles sont signifiantes. Dans ses lettres à Jean Hugo en septembre 1948, elle commence à relater ses souvenirs d'enfance afin de préparer ses mémoires (œuvre qui n'est pas advenue). Une première partie est consacrée à sa journée et une autre à ses souvenirs racontés de façon assez romanesque ou romancée.

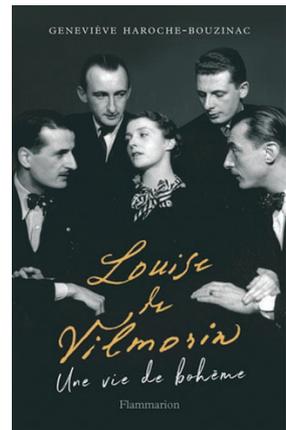
Les correspondants tiennent une chronique mondaine, et parlent de la vie politique, économique et culturelle, de leur famille respective, de leur santé, ils expriment aussi leurs sentiments, surtout Louise...

O.M. En effet, mais un peu moins dans les échanges avec Jean Hugo dont la conversion religieuse, le divorce d'avec Valentine Hugo et son installation en Camargue, l'ont amené à se retirer du monde. Forcément, le tourbillon mondain ne l'intéressait pas tellement et Louise de Vilmorin l'évoque moins dans ses lettres à Jean Hugo que dans d'autres correspondances. C'est aussi ce qui fait l'intérêt de cet échange, plus axé sur la genèse de l'œuvre que sur la mondanité. Il faut dire que j'ai limité la publication à une période qui s'étend

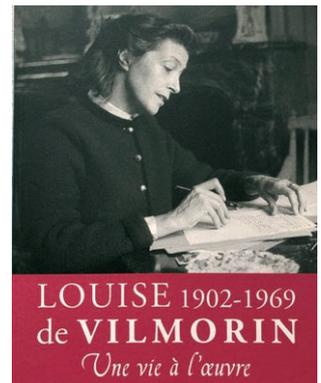
de 1948 à 1954, après l'ambassade britannique et avant le salon bleu de Verrières. Louise de Vilmorin était sans doute à cette époque plus concentrée sur sa production et sa création.

En tout cas, ce qui demeure, c'est l'expression de ses sentiments... Dans l'échange épistolaire avec les Cooper, Duff se fatigue de la dépendance affective de Louise de Vilmorin, de son insistance, de ses appels quotidiens et la relation amoureuse se transforme en relation amicale... Dans cette correspondance croisée, Louise de Vilmorin soupçonne parfois l'indifférence de Jean Hugo et s'en plaint. Elle écrit dans une lettre de 1948 (page 290) : « Aujourd'hui, en te lisant, je respirai un air d'indifférence (...) » Elle est tourmentée...

O.M. Oui. Dans ses lettres à Jean Hugo et dans celles à Duff Cooper, on retrouve un certain nombre de formulations similaires. L'expression des sentiments, du sentiment, et notamment la crainte du délaissement – tourment issu peut-être de la relation lointaine avec sa mère – domine après l'expression de la passion qui s'émousse assez vite. Duff Cooper écrivait dans ses mémoires que Louise de Vilmorin était *accaparante*, en français dans le texte, et que pour cette raison, sans doute, elle n'avait jusqu'alors pas eu de relation très suivie ou épanouissante. La fréquence de l'échange épistolaire et le vocabulaire que Louise de Vilmorin emploie, même si ce sont des lieux communs, peuvent avoir un effet envahissant chez un correspondant, voire un lecteur. La relation avec Duff Cooper et celle avec Jean Hugo se sont transformées en liens amicaux durables. Sauf avec son premier mari américain, avec lequel les relations étaient difficiles parce qu'il y a eu des enfants dont elle n'a pas eu la garde, on retrouve tout au long de sa vie, les hommes qu'elle a aimés, que ce soit Orson Welles, Gaston Gallimard ou André Malraux, son amour de jeunesse, qui reviendra et s'installera avec elle à Verrières-le-Buisson quelques années avant sa mort.



Geneviève Haroche-Bouzinac
*Louise de Vilmorin
Une vie de bohème*
Éditions Flammarion, oct. 2019.
520 pages
<https://editions.flammarion.com/Catalogue/hors-collection/biographies-et-memoires/louise-de-vilmorin>



Catalogue de l'exposition « Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969) » (Maison de Chateaubriand 19 octobre 2019 - 15 mars 2020)
Sous la direction d'Olivier Muth avec la contribution de Geneviève Haroche-Bouzinac, conseillère historique, et de Laurent de Commynes Éditions Snoeck, Gand, 2019.



Jean Hugo dans son bureau à Fourques vers 1980.
© Paris musées

Quelques mots sur la biographie de Louise de Vilmorin écrite par Geneviève Haroche-Bouzinac ?

O.M. Dans le cadre du cinquantième anniversaire de la mort de Louise de Vilmorin, on propose une sorte de triptyque : une nouvelle biographie de Louise de Vilmorin par Geneviève Haroche-Bouzinac, une exposition (et son catalogue) plutôt centrée sur l'œuvre, et l'édition de la correspondance avec Jean Hugo. Trois biais pour accéder à une certaine complétude ou plénitude de la personnalité de Louise de Vilmorin. S'agissant de la biographie de Geneviève Haroche, elle vient après trois biographies dont la dernière a plus de dix ans (Françoise Wagener, *Je suis née inconsolable. Louise de Vilmorin (1902-1969)*, Albin Michel, 2008). Chacune d'entre elles apportent des pierres à l'édifice, à la fois parce que des sources nouvelles surgissent ou deviennent accessibles et aussi parce qu'elles ont un angle d'attaque un peu différent. Celle de Geneviève Haroche, *Louise de Vilmorin. Une vie de bohème*, publiée récemment chez Flammarion, est extrêmement documentée et a pu, entre autres, bénéficier de l'apport de la correspondance avec Jean Hugo qui jusqu'alors était sous cloche, compte tenu des droits à la vie privée qui s'y attachaient. Comme Louise de Vilmorin passait beaucoup de temps à écrire, qu'elle était une correspondante régulière et scrupuleuse qui racontait ses journées, ses lettres fournissent bien sûr un matériau supplémentaire pour l'écriture d'une biographie. Aussi, *Une vie de bohème* (le catalogue de l'exposition également) apporte des éléments intéressants sur l'analyse de l'œuvre romanesque et poétique. L'ouvrage de Geneviève Haroche n'est pas qu'une biographie – c'est-à-dire un récit d'événements –, mais une somme renouvelée qui procure des éléments complémentaires.

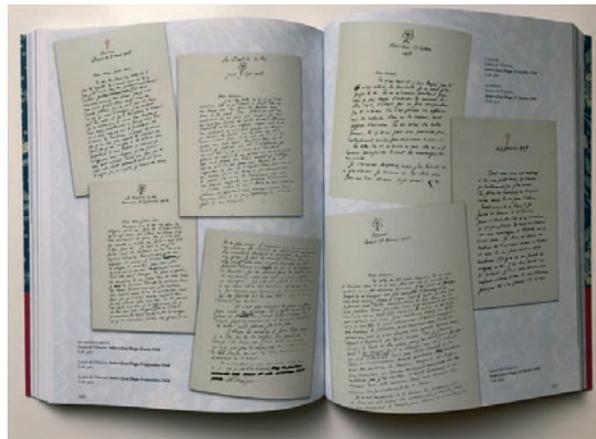
Est-ce que dans l'édition de la correspondance avec Jean Hugo, toutes les lettres retrouvées ont été publiées ?

O.M. Oui. Il y a plus de 500 lettres de Jean à Louise qui sont à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, datées de 1935 à 1969 ; et plus de 700 lettres de Louise à Jean qui sont en mains privées dans la famille Hugo, de 1948 à 1969. Les lettres

de Louise à Jean de 1935 à 1944 n'ont pas été retrouvées. On sait qu'elles existent puisque Loretta Hugo les mentionne dans un petit codicille. Il semble qu'il n'y en ait pas eu de 1944 à 1948. Étant donné la masse que représente ces lettres, j'ai dû faire une sélection, pas tant sur le contenu que sur l'amplitude chronologique. En ce sens, je me suis arrêté en 1954, année de la publication (en octobre) de *L'Alphabet des aveux* qui est un peu leur œuvre commune, considérant qu'à partir de 1955, d'une manière générale, la correspondance est moins intéressante parce que la création s'étiole et Louise de Vilmorin devient plus sédentaire. En revanche, pour la période de 1935 à 1954, les lettres sont publiées *in extenso, modulo* une phrase où Louise avait un jugement de valeur inintéressant sur Loretta Hugo qu'elle semblait apprécier par ailleurs, puisqu'elle en parle en très bons termes dans la correspondance. À part cette phrase, les ayants droit de Jean Hugo et de Louise de Vilmorin ont autorisé la publication des lettres dans leur intégralité, ce qui est évidemment une belle marque de confiance et corrobore le fait que l'intérêt de cette correspondance est plus littéraire qu'intime.

Comment qualifieriez-vous son style romanesque ?

O.M. Il est admis qu'il est représentatif d'une époque. De ce point de vue, il peut apparaître à certains égards comme étant un peu daté. Il faut quand même souligner l'imagination, la féerie ou même un certain surréalisme dans *Sainte-Unefois* et *La Fin des Villavide* qui sont d'une grande fantaisie. Ce qui d'ailleurs n'a pas échappé à Jean Cocteau. Aussi, comme l'a montré Geneviève Haroche, les objets jouent un rôle important, ils servent de noyau à l'histoire : les boucles d'oreille, l'étui oublié dans le train, la lettre dans un taxi, etc. Il y a aussi tout un ressort romanesque autour du mensonge, du quiproquo, de la dissimulation qui peut être comique, comme dans *Julietta*, ou dramatique comme dans *Madame de*. Enfin, on a des personnages archétypaux : la jeune fille, la mère, l'amant. *Julietta* et *Madame de* se lisent et se regardent à l'écran avec plaisir. Encore une fois, elle me semble davantage exceller dans la courte contribution que dans les romans-fleuves,



Catalogue de l'exposition *Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969)*
Louise de Vilmorin, lettres à Jean Hugo datées de 1948 et 1950. Coll. part. Éditions Snoeck, Gand, 2019, pages 162-63

et *L'Heure Malicieuse* par exemple, n'est sans doute pas le meilleur roman.

Le parcours de l'exposition « Louise de Vilmorin 1902-1969. Une vie à l'œuvre » est à la fois chronologique et thématique... Pouvez-vous nous présenter cette exposition qui compte bon nombre de photographies et de lettres ?

O.M. Son objectif est de valoriser l'œuvre puisque la vie romanesque, bien connue, de Louise de Vilmorin l'a quelque peu éclipsée... (D'autant plus que l'exposition est organisée dans une maison d'écrivain). Compte tenu des lieux qui sont quand même contraints, nous avons voulu trois salles thématiques. La première concerne les deux piliers que sont la maison de commerce et la famille ; dans la deuxième, la plus importante, figure l'œuvre – romanesque, journalistique, poétique, scénaristique – ; et la troisième est plutôt une approche intimiste consistant à recréer le salon bleu de Verrières-le-Buisson et à présenter Louise de Vilmorin dans son intimité, avec l'entourage de ses amis artistes. C'est une exposition littéraire dans le sens où les documents présentés sont essentiellement écrits et nécessitent de s'immerger dans l'œuvre : manuscrits, tapuscrits, imprimés, dédicaces, envois... Mais évidemment, nous avons agrémenté l'ensemble avec des affiches (de films ou de la maison de commerce), des photographies, des sculptures et tableaux (bustes par Jacques Zwobada, pastels de Jean Hugo, aquarelles de Louise de Vilmorin), et des petits objets décoratifs (elle aimait beaucoup s'entourer d'objets). La présentation des documents est rythmée par les grandes figures littéraires, amicales ou amoureuses, qui ont jalonné et influencé son œuvre : Antoine de Saint-Exupéry, André Malraux, Jean Cocteau, la période hongroise, la période à l'ambassade avec les Cooper, Jean Hugo, les années 1950, le journalisme, Roger Nimier, René Clair. Le partenaire principal est la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet qui a prêté notamment des lettres originales de Cocteau et Malraux... Il y a quelques prêts de la Bibliothèque nationale de France, plutôt des imprimés, et d'autres privés de la famille Vilmorin et de la famille Hugo. Les photos et les unes de presse sont des fac-similés ainsi que certaines affiches. Nous avons aussi acheté et constitué un fonds de documents imprimés pour les archives départementales des Hauts-de-Seine dont je suis le directeur. L'exposition s'accompagne de tout un programme d'animations : des conférences, des projections de films, et un colloque sur les correspondances littéraires qui aura lieu le samedi 29 février 2020, intitulé « Expression des sentiments ou laboratoire de l'œuvre ? Correspondance avec Jean Cocteau, Jean Hugo, André Malraux et Pierre Seghers ».

Il y aura quatre intervenants : Dominique Marny pour Jean Cocteau, François de Saint-Chéron pour André Malraux (il a publié les *Lettres choisies* d'André Malraux), Geneviève Haroche-Bouzinac pour les lettres à Pierre Seghers et moi-même pour la correspondance croisée avec Jean Hugo. Le personnage de Louise de Vilmorin se prête bien à tout un ensemble d'animations qui va de l'atelier de composition florale au colloque sur les correspondances littéraires.

Sites Internet

Éditions Honoré Champion

<https://www.honorechampion.com/>

Archives départementales des Hauts-de-Seine

<http://www.archives.hauts-de-seine.fr/>

Programmation autour de l'exposition « Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969) »

<http://vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr/louise-de-vilmorin-une-vie-a-l-oeuvre>

Exposition

« Une vie à l'œuvre : Louise de Vilmorin (1902-1969) »

Du 19 octobre 2019 au 15 mars 2020



Tarif : 5 € - Tarif réduit : 4 € (accès à l'exposition et au parcours permanent de la Maison de Chateaubriand)

Colloque

« Expression des sentiments ou laboratoire de l'œuvre ? Correspondance avec Jean Cocteau, Jean Hugo, André Malraux et Pierre Seghers »

Samedi 29 Février 2020, 14h30 - 17h30

Avec :

Olivier Muth :

la correspondance avec Jean Hugo

Geneviève Haroche-Bouzinac :

la correspondance avec Pierre Seghers

François de Saint-Chéron :

les lettres choisies d'André Malraux

Dominique Marny :

la correspondance de Jean Cocteau.

Modération : **Bernard Degout**, directeur de la Maison de Chateaubriand

Les intervenants :

Conservateur en chef du patrimoine, **Olivier Muth**, directeur des archives départementales des Hauts-de-Seine, a consacré sa thèse de l'École des Chartes à la correspondance de Louise de Vilmorin. Il a établi trois volumes de lettres pour la collection Le Promeneur / Gallimard (...) et, aux Éditions Honoré Champion, *Correspondance croisée avec Jean Hugo*.

Geneviève Haroche-Bouzinac, professeur à l'université d'Orléans, directrice de la revue *Épistolaire*, est spécialiste de l'étude des mémoires et des correspondances. Elle a publié plusieurs articles concernant l'œuvre poétique, romanesque et épistolaire de Louise de Vilmorin ainsi qu'une biographie (Flammarion, 2019). Elle a également publié en 2017 *La Vie mouvementée d'Henriette Campan* (Flammarion). Elle a reçu le Prix Chateaubriand 2011 pour la biographie de Louise Élisabeth Vigée Le Brun (Flammarion) et a également édité les *Souvenirs de la portraitiste* (Champion).

Agrégé de lettres modernes, docteur ès lettres, habilité à diriger des recherches, **François de Saint-Chéron** est maître de conférences à la Faculté des Lettres de Sorbonne Université depuis 1998. Il a notamment publié, chez Gallimard, *Lettres choisies d'André Malraux* en 2012.

Dominique Marny est l'auteur de romans historiques ou contemporains dont plusieurs sont traduits à l'étranger. Parallèlement à son parcours d'auteur, elle assure le commissariat d'expositions autour de la thématique du sentiment amoureux. À son grand-oncle Jean Cocteau, elle a consacré cinq ouvrages. Elle est aussi la présidente du Comité Jean Cocteau.

Sur réservation au 01 55 52 13 00 ou reservations-chateaubriand@hauts-de-seine.fr
Colloque suivi d'une collation à 18h30 (sur réservation) et d'un concert à 19h30 (Collation offerte)

Maison de Chateaubriand
Parc de la Vallée-aux-Loups
87 rue de Chateaubriand 92290 Châtenay-Malabry



© N. Jungerman

Lettres choisies

Louise de Vilmorin - Jean Hugo
Correspondance 1935-1954
© Éditions Honoré Champion

48- 175 Louise de Vilmorin à Jean Hugo

Verrières
Lundi 13 sept[embre] 1948

Mon amour,
Je reçois ce matin ta lettre du 11. Elle me bouleverse. C'est donc que je t'aime encore. Je sais pourquoi j'ai pris cette décision de me priver de toi, mais je ne la comprends plus. Toutes les lettres que je t'ai écrites ces jours derniers sont là, sur ma table. C'est très ridicule. Dès que tu me dis un mot tendre, il m'attendrit. J'ai beau prétendre ne plus te croire, je cherche encore ton cœur. Pardonne-moi au moins la peine que je me fais. C'est le principal.
Le temps est affreux. J'ai été à Paris tantôt avec André. J'ai dîné au restaurant hongrois avec les comtes Jankovics, père et fils. Ennuyeux. À 10 h, j'étais de retour ici. Il en est 11 à présent et je vais me coucher. Je me sens malade de plus en plus ; je respire très mal ; j'ai des douleurs dans tout le corps et je crois attendre un enfant. Mon Dieu que cet enfant-là sera triste ! Que Dieu lui donne ton cœur et non le mien qui est une boule de feu, un foyer de folie. Tu es toujours dans mes pensées. Je te vois partout. Je ne désire que te revoir. Dors-tu toujours aux hortensias ? De Montélimar, avant-hier, je t'ai envoyé du nougat. Jean François Lefèvre-P[ontalis] m'a téléphoné. Il part pour l'Allemagne et voudrait aller à Fourques vers le 15 octobre. Moi aussi. Je te caresse bien, mon Jean. Mille baisers volent vers toi.

(Suite de mes mémoires.)

J'aimais beaucoup ma nourrice. Elle me préférait à mes frères et à ma sœur qui étaient plus indépendants que moi. Elle me croyait toujours en danger, parce que j'étais peureuse ; je lui communiquais ma peur, elle volait à mon secours et m'aimait pour cela ; elle me croyait capable de tout, parce que j'avais trop bon cœur et aucun sens des réalités. Je n'avais non plus aucun désir d'apprendre, de m'instruire, ni aucune curiosité, ce qui aurait pu être une source de distraction et d'expérience. Non, l'inconnu m'effrayait et je n'ai jamais eu envie de rien découvrir. Nounou vivait pour moi et moi je vivais pour ma poupée qui, pour moi, vivait.
J'ai toujours été très sensible à ce que j'ai imaginé et davantage souffert de malheurs imaginaires que de malheurs réels. J'ai passé ma vie à me faire des idées, à voir des choses qui n'étaient pas et d'autres telles qu'elles n'étaient pas ; à éprouver des sentiments violents pour des personnes réelles mais qui, transformées malgré moi dès qu'elles avaient attiré mon regard, ne pouvaient plus que me décevoir et me confondre ; à connaître des triomphes par des dons que je ne possède pas ; à subir des échecs dans des luttes que je n'ai pas entreprises ; à pleurer des morts qui sont, Dieu merci, bien vivants. J'ai cent fois fait mourir chacun de mes frères ; je me suis noyée mille fois ; j'ai prononcé un nombre considérable de dernières paroles ; j'ai été touchante, héroïque, exemplaire ; j'ai fait des miracles, j'ai joué de grands rôles, et, bien que rien de tout cela n'ait été vrai, je suis fatiguée par ces élans, par ces luttes et par ces compagnies. Mon imagination m'a inventée sans me donner une vie, voilà pourquoi je pleure. (...)
Dressé au bord de la réalité, mon être véritable la contemple en pleurant et cherche encore à se donner.
Louise

Cher amour, j'avance bien lentement. Je ne relis pas. Et puis je suis fatiguée. Je reverrai tout cela à Fourques.
Mille baisers mon chéri.

48- 193 Jean Hugo à Louise de Vilmorin

Mas de Fourques
Lunel (Hérault)

27 septembre 1948

Ma Louise chérie, j'ai eu ce matin ta lettre de mercredi, qui a mis très longtemps, et deux lettres anciennes. J'ai maintenant entre les mains un assez gros morceau de tes mémoires ; je vais les relire et je te dirai mon sentiment. Sur ta santé, je ne suis pas encore tout à fait rassuré ; ta dernière lettre, où tu me dis que tu as la fièvre et mal à la tête, me donne encore des inquiétudes.

Ici, beau temps. Les sternbergias se multiplient extraordinairement. On vendange toujours le muscat. (...) Ma belle Louise, je pense à toi et t'aime. Je t'envoie toutes sortes de caresses.

Jean

49- 29 Jean Hugo à Louise de Vilmorin

Fourques
14 mars 1949

Ma Louise chérie, j'ai eu ce matin ton poème *Plus jamais*. C'est un des plus beaux que tu aies composés. Ta voix n'est jamais plus belle qu'assaisonnée du sel de tes larmes, ou du sel du rire. Tu dois, à mon avis, te méfier du sucre. Tu en avais mis dans les premiers poèmes que tu m'as envoyés des montagnes – sans doute à cause de tous ces pains de sucre qui t'entourent – *L'Éillet* et *La Fleuriste*. Je n'ai pas aimé *La Fleuriste*. Mais si tu pouvais pleurer encore comme dans *Plus jamais*, ça, ce serait beau.

J'ai pensé à la rime « t'aidera, tes draps », que tu as mise dans un de tes poèmes olorimes. Tu devrais écrire carrément « t'aidra », comme d'Aubigné écrivait « durtés » et Christine de Pisan :

Hélas ! Venez m'amour et ma fiancé,
Mon souverain bien, mon entière plaisance.

Il me semble même que l'emploi systématique de ces licences d'orthographe dans une prosodie rigoureuse pourrait nous aider à nous défaire à tout jamais du vers libre. Qu'en penses-tu ?

(...)

Je n'ai pas pu encore faire tes calligrammes. J'ai dû aujourd'hui mettre les hausses sur les ruches, car il fait très chaud et les abeilles commencent à butiner. Les huppées sont arrivées ce matin.

Adieu, ma Louise, je t'envoie mille baisers et caresses.

Jean

49- 33 Louise de Vilmorin à Jean Hugo

Jeudi 17 mars 1949
Inneralpbach

Seras-tu, cher amour, à Fourques le 8 ou 9 avril ? Pourrais-je m'y arrêter une nuit avec frère André ? Il m'écrit qu'il viendra me chercher ici dès le 2 avril. Nous partirons le 4, nous nous arrêterions au Lichtenstein quelques heures. Nous passerions à Merano voir Pali et nous en repartirions le 6 ou le 7. Nous pourrions donc être chez toi le 8 au soir, ou le 9, s'il faut absolument faire halte chez Marie-Blanche, ce que j'espère nous pourrions éviter. Ce ne serait qu'une soirée chez toi, mais ce serait te revoir, t'embrasser, te regarder, te parler, t'entendre, tenir ta main, enfin ce serait toutes sortes de grands bonheurs. Réponds-moi vite et si c'est oui, prépare du muscat. J'en boirai volontiers une tonne.

Tu ne m'écris plus. Es-tu mort ? Le grand-père t'a-t-il tué ou le regard atomique de Maggy t'a-t-il pulvérisé ? Mimi, tu es un énorme sac à paresse et je suis très triste sans nouvelles de toi. Ta dernière lettre est datée du 10.

Aujourd'hui je t'envoie un poème sérieux que j'ai écrit à l'aube de ce matin. Il me faut prendre tout mon courage pour te l'envoyer. Je ne sais pas critiquer ce que je fais et je crains toujours d'écrire ou d'avoir écrit des choses ridicules. Allons, courage.

Les Chalands.

Sur le pont des chalands la lessive livide,
Les pots de géraniums, le bouquet de lilas
Et les chalands portés par leur route liquide,
Me font toujours penser au temps de l'au-delà.

C'est l'eau qui ne court pas, et c'est aussi peut-être,
Leur fumée en rubans dans les peupliers blonds,
Leur air ensommeillé, le chat à leur fenêtre,
La fille aux bras marbrés se peignant sur le pont.

L'écluse doucement fait sombrer le navire
Qui bientôt ressuscite orné de ses bouquets
Et parfois de refrains, traînant le lent délire

D'un amour tout en pleurs dont l'amour se moquait.
Serait-ce pour cela qu'un chaland en voyage
Me fait toujours penser à mes prochains parages ?

Voilà tout ce que j'ai à te donner aujourd'hui avec l'intéressante nouvelle d'énormes chutes de neige.

Mon amour, je t'aime et te baise autant que tu le permets et de tout mon cœur.

Ta
Louise
(...)

51- 10 Jean Hugo à Louise de Vilmorin

Fourques
28 novembre 1951

Ma belle Louise,

Je suis bien heureux du succès mérité de *Mme de*. C'est vraiment un chef-d'œuvre. Je te renvoie la lettre du voyageur milanais qui m'a touché aux larmes.

Connais-tu cet olorime que j'ai trouvé dans un journal où je voulais lire le récit de la mort de Gide ?

Aidé, j'adhère au quai ; lâche et rond, je m'ébats ;
Et déjà des roquets lâchés rongent mes bas.

On l'attribue avec assez de vraisemblance à Alphonse Allais. Jacques Porel est venu avant-hier soir, portant une valise à ton chiffre que tu lui as donnée jadis, dit-il. Jusqu'à son départ,

ce matin, il n'a pas cessé de parler, entrecoupant son discours d'exclamations comme : « mâtin ! » et de nombreux pets labiaux. Je suis allé avec lui voir Jean Godebski à la Marine. On a raconté ceci de Misia. La veille de sa mort, elle agonisait, le Dr de Gennes venait de sortir de la chambre, elle a demandé à son infirmière : « Tu es mariée ? » « Non, Madame. » « J'ai un mari pour toi. » « Qui ça, Madame ? » « Le Dr de Gennes, c'est un con, tu feras de lui ce que tu voudras. » Le portrait de Misia par Renoir est accroché au mur du Salon de la Marine.

C'est une admirable peinture et c'est ainsi que Misia était la première fois que je l'ai vue, chez Vallotton, vers 1910. Jean a aussi une petite tête de Misia par Vuillard, très ressemblante.

Ma Louise, la mélancolie ne refroidit pas mon cœur, comme tu le crains ; mais je languis. L'amandier fleurit sur la tombe de mon grand Mousco disparu. J'attends tes lettres.

Adieu, ma Louise chérie, je t'envoie beaucoup de baisers amoureux.

Jean

Louise de Vilmorin

Portrait

Par Corinne Amar



Louise de Vilmorin
© coll.part. (Famille Jean Hugo)

Elle naît en 1902, en Seine-et-Oise, à Verrières-le-Buisson, dans le château familial d'une illustre famille de botanistes et de grainetiers. De santé délicate, adolescente sujette à une convalescence de trois ans qui lui laissera à vie un déhanchement dans la démarche, Louise de Vilmorin vivra son enfance, rêveuse et mélancolique, dans un monde chatoyant,

quoique assombri par la mort d'un père qu'elle adorait et que la guerre lui enlève, la présence inconsistante d'une mère mondaine et distante, au milieu de quatre frères protecteurs et d'une sœur aînée, et privilégiant la poésie et la nature. Femme du monde et d'esprit, un charme aristocratique certain, mariée deux fois, avec des amants célèbres ou riches qui l'aimeront, Louise de Vilmorin ne cherche pas à conserver, elle voudra conquérir, tout, « tout de suite », *recevoir, être très élégante, toujours voyager, ne jamais résister à l'achat d'un bel objet*. Dans les années 1930, elle s'adonne à la peinture, vit à Las Vegas, jeune mariée au riche Américain d'une grande famille, Henry Leigh-Hunt, avec qui elle aura trois filles, mais elle n'a rien d'une *American mother*. Elle rêvait d'exotisme, pensait le trouver, cependant elle s'ennuie, regrette aussitôt son monde parisien, ses conversations avec ses frères, le soleil, ses voyages. Avant ce mariage hâtif, elle a rompu des fiançailles avec le jeune écrivain prometteur Antoine de Saint-Exupéry – il n'a pas de fortune, de plus, il a un métier dangereux : pilote militaire. Quoique malheureux, il lui reste lié, et lors d'un séjour qu'elle fait à Paris, il la convie à une réception chez une lointaine parente à lui, Yvonne de Lestrange. C'est chez elle, dans son salon où se réunissent auteurs et collaborateurs de la NRF, qu'elle rencontre André Malraux, séduit lui aussi par son charme et son intelligence. Sur

ses conseils, elle publie un premier roman en 1934, *Sainte-Unefois*, aux éditions Gallimard : l'histoire d'une jeune femme, Grâce de Sainte-Unefois, le cœur pris entre deux hommes, celui qu'elle a trahi, et celui dont elle s'est éprise, un bel indifférent. Un court roman empli de fantaisie, de drôlerie, qui gagne la sympathie des lecteurs, le soutien de Malraux, d'André Gide, l'admiration de Jean Cocteau qui déchaîne « un de ces tapages mondains dont Paris raffole », veut l'épouser, lui fait rencontrer Gabrielle Chanel, et signe avec elle le début d'une solide amitié. Tour à tour, femme de lettres, romancière, scénariste, poétesse, dessinatrice, journaliste, qui deviendra l'icône des grands couturiers et l'égérie bohème des années après-guerre, Louise de Vilmorin cultive d'emblée l'amour et la séduction avec une rare prodigalité ; André Malraux, compagnon qu'elle retrouvera par la suite et avec qui elle finira ses jours à Verrières, est séduit, la courtise, mais interrompt leur liaison pour une infidélité de Louise. Elle se dit inconsolable, a aussitôt d'autres amants, de Jean Hugo – arrière-petit-fils de Victor Hugo, illustrateur, peintre, décorateur de théâtre, qui aura une grande influence sur son œuvre et échangera avec elle une abondante correspondance aujourd'hui révélée* – à Pierre Brisson, directeur du *Figaro*, en passant par son éditeur, Gaston Gallimard, sans compter ses deux maris. Elle divorcera du premier qui emmènera avec lui aux États-Unis leurs trois filles, pour épouser, en 1938, le comte Pali Palffy, grand seigneur hongrois qui lui offre dans son château dans les Carpates la vie romantique dont elle croyait encore une fois rêver. Elle ne sera pas heureuse non plus, finira par revenir en France définitivement en 1944, et s'installer au début des années 1950 dans la demeure familiale de Verrières, près de Paris. « Tous ceux qui ont côtoyé Louise de Vilmorin ont pensé savoir qui était cette étrange ondine. L'auteur de *Madame de* a suscité des adorations ou des agacements. Nul n'est resté indifférent à sa présence (...). Toujours entre deux amours, entre deux espaces, elle mène sa vie sur le mode de la perte et de l'idéal, refusant d'ajuster ses désirs aux réalités (...) » évoque Geneviève Haroche-Bouzinac, en préambule à sa biographie, *Louise de Vilmorin, Une vie de bohème*, ** récemment parue. Après la publication de *Sainte-Unefois*, suivront d'autres romans ; *La Fin des Villavide* en 1937, *Le Lit à colonnes* en 1941, ainsi que deux recueils de poèmes dans la même période. Son chef-d'œuvre sinon son roman le plus remarqué date de 1951 : *Madame de*, qui fera l'objet d'un film de Max Ophüls, en 1953. « L'amour en traversant les âges marque d'actualité les événements qu'il touche. » Ainsi commence *Madame de*, le ton est

donné, comme ciselé, qui commence en comédie et se termine en drame. Madame de, obligée de payer quelques dettes, vend une paire de boucles d'oreille, des brillants en forme de cœur et cadeau de son mari, qu'elle prétend avoir perdues. Monsieur de n'est pas dupe qui rachète en secret le bijou et en fait cadeau à sa maîtresse. Madame de est adulée pour sa beauté et son élégance. « Elle donnait le ton à toute une société et comme les hommes la disaient inimitable, les femmes réfléchies s'efforçaient de la copier, de s'apparenter à elle par un peu de ressemblance qui leur rapportait l'écho des compliments qu'il ne cessait de lui adresser. Tout ce qu'elle choisissait prenait un sens nouveau ou une nouvelle importance ; elle avait de l'invention, elle éclairait l'inaperçu, elle déconcertait ». Et sans doute, faut-il voir là, comme en miroir, la personnalité de Louise de Vilmorin elle-même, éternelle inconsolable, séductrice conquérante et flattée à tous les âges, qui chercha à reconquérir André Malraux par une supplique, sa dernière lettre au grand écrivain, toujours marié et retiré de la vie politique : « Ne vous éloignez pas de ma pauvre âme. Écoutez ma prière. Tenez-moi dans vos bras. Je suis votre mendicante (...) ». « Peu d'êtres m'émeuvent autant que Louise de Vilmorin : parce qu'elle est belle, parce qu'elle boite, parce qu'elle écrit un français d'une pureté innée, parce que son nom évoque des fleurs et des légumes, parce qu'elle aime d'amour ses frères et fraternellement ses amants », confiera dans son *Journal de mes mélodies****, son contemporain, le compositeur Francis Poulenc. De sa rencontre avec Louise, au milieu des années 30, était née, là encore, une amitié teintée d'admiration réciproque. Il comparait sa poésie à celle de Paul Éluard, Max Jacob, et mit en musique plusieurs de ses poèmes : *Fiançailles pour rire* (1939) *Métamorphoses* (1943), *Trois poèmes de Louise de Vilmorin* (1938)... Elle avait commencé son poème (*Fiançailles pour rire*) chez Jean Hugo, le premier soir de sa venue chez lui, dans sa maison. *Officiers de la garde blanche / Gardez-moi de certaines pensées la nuit. / Gardez-moi des corps à corps et de l'appui. D'une main sur ma hanche.* « Je craignais d'aimer », dira-t-elle de cette première rencontre pour expliquer les circonstances de la composition de ce poème. De son côté, celui qui demeurera long-

temps pour Louise, un havre de paix, un appui, Jean Hugo, qui vivait avec sa compagne dans une propriété rurale à Fourques, dans le Gard, semble vouloir de toutes ses forces résister à l'attraction que provoque en lui Louise. Hélas, il est conquis. « En face d'elle, je faisais des croquis de son beau visage. De temps en temps, elle posait sa plume, levait la tête et ouvrait tout grand ses yeux verts. » Elle comprenait, écrivait alors, « Mon portrait frappant aux portes de son cœur ». ****

.....

* Louise de Vilmorin, Jean Hugo, *Correspondance croisée 1935-1954*, Honoré Champion, 2019

** Geneviève Haroche-Bouzinac, *Louise de Vilmorin, Une vie de bohème*, Flammarion, 2019

*** Francis Poulenc, *Journal de mes mélodies*, Grasset, 1964

**** Geneviève Haroche-Bouzinac, *Louise de Vilmorin, Une vie de bohème*, op. cité, p.113



Alfred et Lucie Dreyfus Correspondance

Par Gaëlle Obiégly



Le titre de l'ouvrage rend compte de la valeur performative qu'accorde Alfred Dreyfus à l'écriture. Ses lettres sont poignantes aussi par ce qu'elles taisent. Non qu'il dissimule à son épouse le sort qui lui est fait mais l'exposer ou exprimer son désespoir le réduirait à néant. À maintes reprises, il laisse entendre son désarroi tout en se retenant d'y insister. Car

écrire ne console pas. Au contraire, l'écriture est ici performative. Elle agit sur celui qui formule. Dans une lettre datée du 26 février 1896, il évoque l'anniversaire de sa fille. Mais penser à son enfant ouvertement, sur papier, est risqué. Il se retient. Écrire ce qui l'anime pourrait faire éclater son cœur, c'est ainsi qu'il le dit. Les lettres qu'échangent Alfred et Lucie Dreyfus sont vitales pour elle comme pour lui. Il y entend la « voix aimée ». Cela l'aide à vivre, dit-il sobrement.

Dépouillé de tout, il lui reste le droit d'écrire des lettres à son épouse, à ses enfants, aux membres de sa famille. C'est son seul droit. Il a été déporté sur l'île du Diable. Lucie envisage de traverser l'océan pour lui rendre visite au bagne. Il en est question dans les courriers qu'elle lui adresse. Ils ne lui parviennent pas tous. La vie de famille a fait place à un échange épistolaire plein d'obstacles et de difficultés.

Le lundi 15 octobre 1894, il a quitté son domicile de l'avenue du Trocadéro à Paris. Il a pris congé de sa famille – sa femme Lucie et ses jeunes enfants Pierre et Jeanne. Il se rend au ministère de la Guerre, rue Saint-Dominique, pour subir une inspection habituelle dans la carrière militaire. Le capitaine Dreyfus a 35 ans. Il est confiant. C'est un ancien élève de l'École polytechnique. Le jeune officier est issu d'une famille juive émancipée et patriote. Mais, en un instant, il perd son honneur. Et se voit ôté à sa famille, dépossédé de sa vie. Celle-

ci est transférée à l'État conspirateur qui va le condamner au bagne le plus sordide qui soit. Dreyfus est d'abord arrêté dans les bureaux du ministère de la Guerre. La situation rappelle celle du Procès de Kafka. Dans une lettre datée du 19 janvier 1894, Alfred Dreyfus écrit : *Jamais romancier, si riche que soit son imagination, n'aurait pu écrire une histoire plus tragique.* L'affaire Dreyfus a marqué bien plus que son temps ; elle s'est déposée dans la littérature. Dans un des textes qui accompagnent la correspondance de Lucie et Alfred Dreyfus, Marie-Neige Coche, qui en a établi l'édition avec Vincent Duclert, revient sur les adaptations théâtrales de l'histoire de Dreyfus, la manière dont elle a été transmise, les lectures qui en ont été faites. L'autre texte, dû à Vincent Duclert, spécialiste de l'affaire Dreyfus, expose les faits, le contexte politique, administratif, juridique de l'affaire. Il montre aussi, en préambule, l'enjeu de cette correspondance. Notamment, il souligne l'importance de Lucie Dreyfus.

En effet, les lettres échangées montrent le rôle éminent de la jeune femme. Elle comprend qu'elle est pour l'innocent condamné le principe de vie et la promesse de justice. Et cela se lit dans toutes les phrases des lettres que s'adressent les époux ; lettres répétitives et déterminées. Lucie Dreyfus s'est jetée à corps perdu dans la défense de son mari dès la révélation publique de son arrestation le 1er novembre 1894. Elle obtient rapidement le soutien d'Émile Zola, écrivain d'avant-garde très engagé dans la lutte contre l'antisémitisme. Il n'est pas le seul intellectuel à s'inquiéter de l'arbitraire qui se noue autour du procès du capitaine Dreyfus.

Celui-ci est condamné le 22 décembre 1894. Dégradation en place publique et déportation à vie. Il est innocent du crime de haute trahison dont le conseil de guerre l'accuse. Il fait serment à Lucie, son épouse, de lutter pour la réhabilitation de son honneur. Mais avec quelles armes ?

C'est justement cela que la correspondance montre, ce combat. Comment se bat Alfred Dreyfus – avec les seules forces de sa conscience et l'idée de justice. L'amour qu'ils se portent, leur loyauté sont les nobles armes du couple Dreyfus.

La première lettre qu'il est autorisé à écrire est datée du 5 décembre 1894. Cela fait un mois et demi qu'il est incarcéré dans la prison militaire du Cherche-Midi. Lucie lui répond le jour même. C'est le début d'une correspondance vitale dans laquelle Alfred Dreyfus puise sa résistance et sa ténacité. Les lettres qu'il reçoit de Lucie sont le seul lien avec l'être aimé et la civilisation. Il

est alors au bagne. Ses lettres à lui s'écrivent de l'île du Salut où les conditions de détention sont épouvantables. Sans s'y attarder, il en rend compte ainsi que de ses moments de découragement. Mais il résiste. Car il croit dans la France démocratique. Car il tient à l'amour de sa femme et des siens. Et il s'est fait un devoir de défendre son honneur par la reconnaissance officielle de la vérité. Les lettres qui unissent cet homme broyé par une conspiration d'État et sa femme, à des milliers de kilomètres, prêtes à tout pour le défendre, sont le cœur battant d'un des plus grands événements de l'histoire contemporaine. Mais pour Dreyfus, le droit de correspondance a été réduit et nombre de ses courriers sont soumis à la censure du ministère des Colonies. Et il est interdit à Lucie, comme à tout correspondant, de mentionner des informations judiciaires. Elle ne peut donc jamais lui faire part du combat des dreyfusards, ses défenseurs. De telles nouvelles auraient été bénéfiques au moral de Dreyfus qui ne reçoit aucune réponse aux lettres nombreuses qu'il adresse aux plus hautes autorités.

Puisqu'il est privé, illégalement, du droit de communiquer sur son dossier judiciaire, Dreyfus limite ses échanges avec Lucie à des propos intimes et moraux. Leur correspondance porte sur les sentiments, les valeurs, leur famille et sur le rêve, quasi fou en ces circonstances, de retrouver leur honneur.

Dans la deuxième lettre, Lucie affiche une confiance dans l'issue de la situation. Et son assurance aura sans doute un effet sur la persévérance d'Alfred Dreyfus. Elle l'enjoint à observer sa promesse de vivre puisqu'il tient à elle, et aux enfants. Après sa condamnation, Lucie lui a fait promettre qu'il survivrait pour elle, pour leurs enfants et pour la réhabilitation de leur nom. Cette promesse est parfois évoquée, dans les lettres du début, comme un sacrifice auquel il a consenti par amour. « Quel sacrifice fais-je au nom que portent mes pauvres chers petits, pour supporter tout ce que je subis ! »

On perçoit de bout en bout la force intime qui anime Dreyfus dans son combat politique. Chacune de ses lettres, comme celles de Lucie, montre comme ils sont tendus l'un vers l'autre. Les lettres apparaissent comme l'expression ponctuelle, mesurée, des pensées permanentes qu'ils se vouent. Dreyfus aurait-il résisté sans les lettres de sa femme ? Ce sont des lettres qui témoignent de son amour et de sa force de caractère. Elle est prête à faire le voyage difficile vers l'île du Diable pour y rendre visite à Alfred dont les conditions de détention sont effroyables. Il en donne un aperçu : Une petite pièce toute nue, de 4 m 20 peut-être, fermée par une lucarne grillée... il est vêtu d'habits déchirés et souillés. Au moment où Lucie prévoit de venir vers lui, il lui rappelle qu'il lui faut se munir de toutes les autorisations nécessaires pour le voir et demander, entre autres, le droit de l'embrasser. L'homme est soustrait à sa vie familiale, dépossédé de ses droits de citoyen. Il est devenu la propriété de l'État. Mais son cœur lui appartient encore.

Alfred Dreyfus, Lucie Dreyfus
Écrire, c'est résister - Correspondance (1894-1899)
 Vincent Duclert (Directeur scientifique),
 Marie-Neige Coche (Directeur scientifique),
 Françoise Gillard (Préfacier)
 Folio Histoire, 7 nov. 2019, 304 pages.

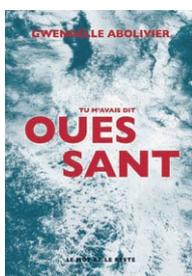
Avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits



Gwenaëlle Abolivier, *Tu m'avais dit Ouessant*. À l'automne 2015, Gwenaëlle Abolivier s'installe dans le sémaphore du Créac'h à Ouessant pour une résidence d'écrivain de trois mois. Cette voix de France Inter, qui a partagé pendant deux décennies ses pérégrinations à travers la planète, va faire sur la plus éloignée des îles du Ponant l'expérience d'une plongée en elle-même et dans l'écriture. « Je me suis dit : enfin coupée du monde ! Je suis arrivée sur cette île en naufragée volontaire avec une faim de solitude pour

mieux renaître augmentée d'une nouvelle peau, celle de l'écriture. » De ce voyage intérieur dans ce bout de sa Bretagne natale et de ses rencontres avec les Ouessantins est né ce livre. Chaque jour, elle écrit dans la chambre de veille, cette pièce en arc de cercle qui lui offre une vue imprenable sur l'horizon, un éblouissement sans cesse renouvelé. « J'allais vivre dans l'haleine de la mer, captive de cette bulle océane, de ses variations et de ses couleurs, du flux des nuages et de la houle. » Les premiers temps il lui faut s'habituer au bruit du vent dans le sémaphore et aux faisceaux du grand phare la nuit. Loin de l'agitation du monde, elle s'abandonne à la contemplation, à la lenteur, et se sent « plus vivante et surtout plus en adéquation avec (ses) rêves d'enfant. » Dans sa solitude, Léonard de Vinci, Saint-Exupéry, Camus, Messiaen et Cendrars lui tiennent compagnie. La journaliste explore l'île, accueille fidèle à sa fascination de petite-fille la visite du grand phare du Créac'h comme un événement et apprivoise les habitants. À Ouessant chaque foyer abrite des histoires de marins au long cours, de pêcheurs ou de gardiens de phare, des récits de voyages extraordinaires ou de naufrages. « Dans ce lien intime avec l'océan s'entrelacent sur cette île plus qu'ailleurs, la vie et la mort. » Sur cette île, plus qu'ailleurs, les femmes de génération en génération ont eu une réelle influence, les hommes partis de longs mois sur les mers. Une force de caractère toujours décelable chez les jeunes Ouessantines. Sur cette île jusque-là préservée, comme ailleurs, des bouleversements sont à l'œuvre. Éd. Le mot et le reste, 188 p., 17 € Élisabeth Miso



Sylvain Tesson, *La panthère des neiges*. Traquer la panthère des neiges sur les hauts plateaux tibétains, lui qui croyait le félin disparu, l'aventure ne pouvait que l'enthousiasmer. Sylvain Tesson a répondu à l'invitation du grand photographe animalier Vincent Munier de le suivre dans son périple entre le Chang Tang et la haute vallée du Mékong. Mais il était prévenu, l'animal risquait d'être invisible et il allait devoir se plier aux strictes règles de l'affût : attendre en silence. Un véritable défi pour

ce bavard impénitent qui ne tient pas en place. L'écrivain voyageur apprend beaucoup au contact de Vincent Munier qu'il considère comme un artiste. Connue pour ses très poétiques images de loups de l'Arctique ou de grues du Japon, le photographe capture dans son objectif la beauté du monde des origines, la souveraineté animale. « Avec Munier, je commençais à saisir que la contemplation des bêtes vous projette devant votre reflet inversé. Les animaux incarnent la volupté, la liberté, l'autonomie : ce à quoi nous avons renoncé. » Chaque jour, la petite troupe composée de l'auteur, du photographe, de sa compagne Marie, cinéaste animalière et de Léo, l'aide de camp philosophe, explore un territoire perché à quatre ou cinq mille mètres d'altitude, puis s'immobilise pour de longues heures de guet dans des endroits les plus propices au passage des animaux. Surgissent ainsi majestueux dans ces paysages de neige et de roche, des loups, des renards, des rapaces, des antilopes, des chèvres bleues, des chats de Pallas, des ânes sauvages, et ces impressionnants yacks sauvages tout droit sortis de la Préhistoire. « Rencontrer un animal est une jouvence. L'œil capte un scintillement. La bête est une clef, elle ouvre une porte. Derrière, l'incommunicable. » L'attente et le silence par -20°C ou -35°C favorisant les mouvements de la pensée, l'écrivain s'interroge sur la folie des hommes à se déconnecter de la nature. Il sonde aussi sa propre agitation, sa quête perpétuelle de mouvement, le point de bascule qu'a été son grave accident de 2014, l'absence de sa mère décédée peu avant sa chute d'un toit. Il sait aussi que dans chaque bête qu'il a croisée lors de ses voyages, il a cherché le visage d'une femme autrefois aimée et pressent que la vision de la panthère sera pour lui un « totem des êtres disparus ». Leur patience est enfin récompensée, la panthère des neiges s'offre à leur regard telle une apparition magique. « C'était le plus beau jour de ma vie depuis que j'étais mort. », écrit Sylvain Tesson dans cette ode au monde sauvage, cette leçon d'humilité, couronnée par le prix Renaudot 2019. Éd. Gallimard, 176 p., 18 €. Élisabeth Miso



Paul Besson, *Paris-Saint-Denis*. « C'est inquiétant la bohème. Je ne gagne jamais assez d'argent, tout en cavalant à longueur d'année, à chercher des plans, à travailler gratuitement, pour me faire connaître. De temps à autre, je me dis que c'est assez, qu'une activité non rémunérée n'est pas un métier mais un hobby, qu'il faut que je mette mon poing sur la table. » Le narrateur a vingt-neuf ans, est en master 2 de philosophie, cumule les petits boulots, vit chez sa copine, a des rêves d'appartement commun. Ensemble, ils visitent des logements à Paris, finissent pour des raisons

économiques par atterrir à Saint-Denis. Elle est salariée, pas lui qui déambule dans la ville, fume trop, boit trop, travaille peu, observe le monde, a tout son temps. Il se rend compte à sa grande surprise qu'il ne détonne pas dans le paysage, que des comme lui – des bourgeois blancs –, on s'en moque. Il se prend d'intérêt pour cette ville, ses communautés, tous ces gens fragiles culturellement, économiquement, et invisibles, qu'il croise la nuit, dans ses errances. Il va au Monoko, le restaurant africain, où il est sûr de manger pas cher et de déguster un bon *mafé*, le poulet *tradi* mijoté, servi à la sauce rouge de cacahuète, ou de goûter l'*attiéké*, leur semoule spéciale. Il y est le seul Blanc, jamais d'Arabes, presque que des Noirs. De la même façon qu'il remarque qu'il n'a « jamais vu de Noirs manger au couscous ». C'est le parcours initiatique d'un jeune homme, de Paris à Saint-Denis, avec l'acuité, l'humour, la tranquille désinvolture du rêveur, l'esprit de dérision de sa génération. C'est l'observation de la ville et de son mouvement quand on est sorti du poids, de la lumière crue, de sa journée. C'est toute la poésie de la phrase, de l'image, et le talent de son auteur qui publie son premier roman. Éd. JC Lattès, 175 p., 18 €. Corinne Amar

Biographies



Lelo Jimmy Batista, Robert Mitchum
L'homme qui n'était pas là. Déjà enfant son regard pouvait déranger. On trouvait ses yeux durs et froids. « Aussi noirs et impénétrables que ceux d'un poisson. Les yeux de quelqu'un qui avait déjà longuement étudié la vie et qui était résolu à tout faire pour y échapper. » Robert Mitchum allait garder ce même regard détaché toute sa vie, indifférent aux mirages de Hollywood et de la starification. Il naît en 1917 à Bridgeport dans le Connecticut. Sa mère, restée veuve à vingt-cinq ans avec trois enfants, publie dans le journal local de Bridgeport ses poèmes. Cette première expérience de la

célébrité à l'âge de huit ans l'incommodent fortement. À quatorze ans, il quitte sa famille, sillonnant le pays comme d'autres milliers de vagabonds à la recherche d'un emploi après la crise de 1929 et récolte les travaux forcés. En 1934, il rejoint sa sœur en Californie qui l'encourage à intégrer sa troupe de théâtre. Mais monter sur les planches ne l'attire pas. Il préfère écrire des chansons, des pièces de théâtre et des scénarios et écumer les clubs de jazz de Los Angeles. En 1940 marié à Dorothy, son amour d'adolescence, et bientôt père, il s'épuise sur les chaînes de fabrication des usines d'armement et sympathise avec l'époux d'une certaine Norma Jean Baker. Ces deux-là, occupés à survivre, ne savent pas encore le destin qui les attend, et qu'ils partageront quelques années plus tard l'affiche de *La Rivière sans retour* (1954). Forcé pour des raisons de santé de gagner sa vie autrement, Mitchum tente alors sa chance dans le cinéma. Très vite, sa présence, la justesse et le naturel de son jeu, captent la lumière. Dès le début, il semble manifester peu d'intérêt pour ce métier et ne se laisse impressionner par personne. Excédé par les directives d'Otto Preminger sur le tournage d'*Un si doux visage* (1952) qui lui demande de malmenier davantage sa partenaire Jean Simmons, il lui assène une gifle magistrale. Il n'a jamais cherché à s'exposer, encore moins à plaire. Il se moque bien d'être populaire ou non, il ne craint pas de prêter ses traits à des personnages terrifiants comme dans *La Nuit du chasseur* (1955) ou *Les Nerfs à vif* (1962). « Robert Mitchum voulait être un artiste. À la place, il est devenu célèbre. Il en a toujours voulu à Hollywood pour ça. Il aurait aimé être libre. » Lelo Jimmy Batista retrace de sa plume enlevée le parcours d'une légende du cinéma américain et livre le portrait attachant d'un immense acteur malgré lui. Éd. Capricci, 128 p., 11,50 €. [Élisabeth Miso](#)

Mémoires



Agnès b., Je crois en l'âme. C'est un recueil de souvenirs issu d'entretiens avec la journaliste Patricia Khenouna où la styliste, mécène, collectionneuse, Agnès b, évoque sa vie, et par-dessus tout, son rapport à la foi. De brefs chapitres initiés par des titres évocateurs : *Versailles*, la ville où elle a grandi à proximité du parc et du château ; le mot *Beauté* qui, dans la nature ou les œuvres d'art, la renvoie toujours à Dieu ; *Au catéchisme*, où elle allait, enfant, tous les dimanches à 10h30 à la Cathédrale Saint-Louis de Versailles chanter des cantiques en latin ; ses *Premiers émois artistiques*,

ses *Premiers pas de styliste*... « À 17 ans, j'épousais l'éditeur Christian Bourgois, à 19 ans, je mettais au monde mes jumeaux et à 21 ans, je reprenais ma liberté. J'ai vécu avec mes enfants dans un minuscule appartement boulevard Saint-Michel, au cinquième étage sans ascenseur. C'était la galère mais je n'étais pas malheureuse. Tout au long de mon enfance, on m'a répété : *Débrouille-toi. Je me suis débrouillée.* » Dans la famille bourgeoise, de droite, chrétienne, dans laquelle elle a grandi, le divorce n'était pas bien vu, elle est seule mais a pour elle, une croyance en la foi. Il lui faut vivre, alors elle chine, s'habille aux puces, et son allure attire l'attention d'une rédactrice mode du journal *Elle* qui lui fait une proposition. La voilà qui dessine à l'aquarelle des fiches de vêtements modulables. Elle est engagée mais elle sait que c'est la création qui l'intéresse ; être « styliste », le mot lui parle. Plus tard, elle dira : *Je n'aime pas la mode. J'aime les gens et les vêtements, c'est différent.* Elle évoque ses engagements, son souci de l'environnement, s'exprime sur son amour de l'art, essentiel pour elle, dit son admiration pour le courage, les courageux, la figure de son père qu'elle vénérerait... Des illustrations légendées égrainent le livre qui lui donnent la fraîcheur spontanée du Journal. Éd. Bayard, 108 p., 16,90 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Expositions

Exposition « Prison, au-delà des murs »
Du 18 octobre 2019 au 26 juillet 2020
Musée des Confluences à Lyon



L'exposition « Prison, au-delà des murs » a pour objectif de rendre sensibles les enjeux actuels de la détention, à travers l'histoire de la prison et sa réalité contemporaine. C'est un sujet très peu traité dans les musées.

Cette création originale co-produite par le musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge de Genève, le Deutsches Hygiene-Museum de Dresde et le musée des Confluences sera présentée successivement dans chaque institution (du 5 février 2019 au 19 août 2019 à Genève et du 25 sept 2020 au 30 mai 2021 à Dresde). Les singularités de chaque lieu contribueront à enrichir l'approche pluridisciplinaire de ce fait sociétal actuel : la détention.

Quelle est la réalité des prisons aujourd'hui ?

L'exposition propose une réflexion sur notre système pénitentiaire hérité du 18e siècle. Conçue de manière immersive, elle explicite, par le biais de récits d'anciens détenus mais aussi de représentations de notre imaginaire collectif, le paradoxe selon lequel la prison isole l'individu pour le punir et protéger la société, tout en visant à sa réinsertion. Un parcours parallèle invite à explorer, par le théâtre, le quotidien des détenus.

La présentation s'attache à montrer l'importance primordiale de l'écriture et lui accorde une place particulière : c'est d'abord grâce à la correspondance que le visiteur découvre le lien nécessaire entre le « monde du dedans » et le « monde du dehors », ainsi que le dialogue intérieur des détenus entretenu dans les journaux intimes. L'exposition montre ensuite comment jaillit la création dans la contrainte de l'enfermement, en présentant les œuvres littéraires de plusieurs auteurs ayant écrit en prison. Certains comme Verlaine ont évoqué leur expérience en tant que prisonniers, d'autres ont écrit à partir de leur expérience, sans qu'elle en soit forcément le sujet. Des bornes d'écoute permettent d'appréhender une dizaine d'extraits, et 200 œuvres sont présentées, comme un mur, pour donner un aperçu plus large de la richesse de la création littéraire en prison.

Enfin, pour la présentation lyonnaise de l'exposition, le musée des Confluences propose d'explorer la porosité entre l'univers carcéral et l'extérieur, à travers une création théâtrale originale. Co-écrite avec le Théâtre Nouvelle Génération et l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre, cette création invite le spectateur vivant au sein du musée. Toutes ses thématiques sont soumises au prisme de l'art dramatique pour offrir au visiteur une expérience sensible et immersive. De courtes scènes, issues de textes dramatiques existants ou créés, soumettent le spectateur aux sensations qui se jouent autour de la détention. Grâce au théâtre optique, reposant sur un principe d'illusions et d'hologrammes, couplé à la présence ponctuelle d'interprètes en direct, cette expérience théâtrale sera accessible pendant toute la durée de l'exposition.

www.museedesconfluences.fr/fr/evenements/prison-au-delà-des-murs

Mucem

Giono

30 octobre 2019 - 17 février 2020



Giono

Du 30 octobre 2019 au 17 février 2019
Mucem, Marseille

À la veille des commémorations du cinquantenaire de sa disparition, le Mucem présente une grande rétrospective consacrée à Jean Giono (1895-1970). Loin de l'image simplifiée de l'écrivain provençal, cette exposition suit le trajet de son œuvre écrite et filmée en lui rendant toute sa noirceur, son nerf et son universalité. Poète revenu des charniers de la Première Guerre mondiale, Giono s'est en effet autant attaché à décrire la profondeur du Mal qu'à en trouver les antidotes : création, travail, pacifisme, amitié des peintres, refuge dans la nature, évasion dans l'imaginaire.

Pour donner chair à l'un des artistes les plus prolifiques du XX^{ème} siècle, la quasi-totalité de ses manuscrits, exposée pour la première fois, entre en dialogue avec près de 300 œuvres et documents : archives familiales et administratives (dont celles de ses deux emprisonnements), correspondances, reportages photographiques, éditions originales, entretiens filmés, ainsi que tous les carnets de



Catalogue de l'exposition Giono. Éditions Gallimard. Avec le soutien de la Fondation La Poste

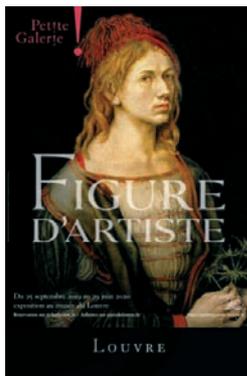
travail de l'écrivain, le manuscrit de son *Journal de l'Occupation*, les films réalisés par lui ou qu'il a produits et scénarisés, les adaptations cinématographiques de son œuvre par Marcel Pagnol et Jean-Paul Rappeneau, les peintures naïves du mystérieux Charles-Frédéric Brun qui lui inspira *Le Déserteur*, et les tableaux de ses amis peintres, au premier rang desquels Bernard Buffet. En écho à ces traces matérielles de la vie et de la création, l'exposition explore la symbolique cachée au plus profond de l'œuvre de l'écrivain à travers quatre installations d'art contemporain, créées spécialement pour ce projet.

Commissariat :
Emmanuelle Lambert, écrivaine, auteure de *Giono, furioso* (Stock, septembre 2019)
Conseil scientifique :
Jacques Mény, président de l'Association des amis de Giono
Scénographie :
Pascal Rodriguez

Catalogue en coédition avec les Éditions Gallimard. Édition publiée sous la direction d'Emmanuelle Lambert. Préface de J. M. G. Le Clézio.
Avec le soutien de la Fondation La Poste. Sortie le 20 octobre 2019.

Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée
7 promenade Robert Laffont (esplanade du J4)
13002 Marseille
<http://www.musee.org>/<http://museevieromantique.paris.fr/fr>

Figure d'artiste Du 25 Septembre 2019 au 29 Juin 2020 Louvre, Paris



La Petite Galerie du Louvre propose, pour sa 5^{ème} saison, une exposition intitulée « Figure d'artiste », avec le soutien de la Fondation La Poste. Elle accompagne le cycle d'expositions que le musée consacre en 2019-2020 aux génies de la Renaissance : Vinci, Donatello, Michel-Ange ou Altdorfer.

C'est à la Renaissance que l'artiste affirme son indépendance et cherche à quitter le statut d'artisan pour revendiquer une place particulière dans la cité. Cette invention de la figure de l'Artiste a cependant une histoire plus ancienne et complexe que l'ampleur des collections du Louvre permet de mesurer, des premières signatures d'artisans dans l'Antiquité aux autoportraits de l'époque romantique. La signature, l'autoportrait, l'invention du genre de la biographie d'artiste servent son dessein : mettre en images les mots et accéder à la renommée accordée aux poètes inspirés par les Muses. En France, l'Académie royale de peinture et de sculpture et le Salon, première exposition temporaire d'art contemporain, apportent, sous le regard de la critique, la reconnaissance et les commandes aux artistes avant qu'ils ne soient consacrés par leur entrée au musée.

C'est ainsi que le lien ancien entre les arts visuels et les textes a conduit à inviter, cette année, la littérature pour un dialogue fécond entre textes et images.

La Fondation La Poste s'est engagée aux côtés du musée du Louvre sur cette exposition et permet aux associations qu'elle soutient de profiter de ce dispositif en proposant des programmes d'accès à la culture pour les jeunes.

Commissaires : Chantal Quillet, agrégée de lettres classiques, et Jean-Luc Martinez, président-directeur du musée du Louvre.
Chef de projet : Florence Dinet, musée du Louvre.

Catalogue de l'exposition, sous la direction de C. Quillet et J.-L. Martinez, assistés de F. Dinet. Coédition musée du Louvre éditions/Le Seuil.

<https://www.louvre.fr/expositions/figure-d-artiste>
<https://petitegalerie.louvre.fr/article/prochaine-exposition-figure-d-artiste>



Spectacles-lectures

Les Soirées de la Fondation au Studio Raspail Le 10 décembre : « 40 ans des Éditions Verdier »

Soirée festive, à l'occasion des 40 ans des éditions Verdier (en partenariat avec la Fondation La Poste), en présence des auteurs Anne Pauly et Patrick Autréaux, à partir de 19h. Lectures par Pauline Jambet, avec accompagnement musical au piano par Delphine Dusseaux. Animation par Alain Nicolas.

Correspondance 1933-1934 d'Anaïs Nin et Henry Miller, Deux-Sèvres, Paris et Bruxelles, 2019-2020 Association Garçon pressé



Adaptation par Joana Preiss et Olivier Martinaud des deuxième et troisième volets de la Correspondance d'Anaïs Nin et Henry Miller portant sur les années 1933-1934, après un premier volet (1932) créé au Marathon des mots, à Toulouse en juillet 2018. Première lecture à Brioux-sur-Boutonne dans les Deux-Sèvres en juin 2019

Récit d'un amour fou, qui fait place peu à peu à la tendresse, la correspondance d'Anaïs Nin et Henry Miller exprime la bienveillance constante qui anime la relation entre ces deux écrivains d'exception. Lettre après lettre, on suit l'évolution de leurs rapports au fil des années tout en assistant à des échanges passionnants sur le devenir de leur œuvre et le sens de l'écriture. Deux personnages

exceptionnels, sans complaisance l'un envers l'autre, unis dans une fidélité essentielle, physique, matérielle et littéraire.

Présentation de cette trilogie, sous forme de feuilleton épistolaire
à la Maison de la Poésie : une date par épisode : **les 10, 14 et 18 décembre à 20h00.**

Date à définir au Studio Raspail en 2020

Représentation à Bruxelles à la Fondation Thalie en 2020

<http://www.facebook.com/garconpresse>

Prix littéraires

Prix des Postiers Écrivains - 5^{ème} édition Janvier 2020

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des Postiers Écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix en janvier 2020 par le Président lors de la cérémonie des vœux.

Associations

Association pour l'Autobiographie et le patrimoine Autobiographique, APA, de 2019 à 2021

L'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, créée en 1992, a pour objectif principal la collecte, la conservation, la valorisation des documents autobiographiques inédits (récits, correspondances, journaux) qu'on veut bien lui confier. Aujourd'hui le fonds d'archives compte environ 3700 références. Les documents rassemblés vont de la fin du 18^{ème} siècle à nos jours, couvrent tous les milieux sociaux, offrent un panorama humain d'une grande richesse et sont une source documentaire remarquable, notamment pour les chercheurs en Sciences Humaines.

Ce fonds est hébergé dans la ville d'Ambérieu-en-Bugey, dans l'Ain, à proximité de Lyon. Les archives constituées par l'APA sont des archives vivantes. Les textes reçus font l'objet, avec l'accord de leurs déposants, d'un écho de lecture et d'une indexation. Ils sont mis à disposition de tous dans les volumes du Garde-mémoire et sur le site internet de l'association. Les textes eux-mêmes sont consultables à Ambérieu. Certains d'entre eux sont également disponibles pour les lecteurs dans quelques bibliothèques publiques partenaires, les Prête-mémoire. Les richesses du fonds sont mises en avant dans diverses manifestations ou lectures publiques ainsi que dans les publications de l'APA, notamment dans les Cahiers de relecture thématique du fonds.

L'APA considérant sa mission comme de service public, toutes les actions de collecte, d'archivage et de mise à disposition du fonds sont totalement gratuites pour leurs utilisateurs.

L'APA est également un acteur culturel dans le champ de l'autobiographie :

Elle organise de nombreuses activités d'études, d'échanges et de rencontres : Les Journées de l'Autobiographie sur un week-end tous les ans dans diverses villes (25 éditions), des Tables rondes, également annuelles, à Paris (26 éditions), des Matinées du Journal ou

d'autres manifestations (2 à 3 fois par an) ; Elle organise ou participe à des expositions, comme celle qui s'est tenue en 1997 sur le Journal intime à la Bibliothèque municipale de Lyon ; Elle participe à des manifestations culturelles en partenariat, comme le récent Festival du **Journal intime** (Paris, 2017) ; Elle contribue à des actions de formation avec des enseignants ou à des activités autour de l'écriture autobiographique dans le monde scolaire comme les **Journées de l'autobiographie** à l'école qui se sont tenues entre 2000 et 2013 dans l'Académie d'Aix-Marseille, en partenariat entre l'APA et le rectorat.

Toutes ces activités donnent lieu à de nombreuses publications : la revue *La Faute à Rousseau*, revue de l'autobiographie, paraît trois fois par an, chaque numéro est organisé autour d'un dossier thématique, 76 numéros parus ; les *Garde-mémoire*, catalogue raisonné du fonds, parution annuelle, 16 volumes parus ; les *Cahiers* de l'APA, qui offrent une mise en valeur thématique du fonds (cahiers de relecture) ou rendent compte des activités des groupes locaux ou thématiques, 65 numéros parus.

L'APA entretient des relations avec des organisations développant des problématiques analogues dans divers pays européens et fait partie de l'EDAC (European Diary Archives and Collections).

Pour mener à bien ses tâches l'APA s'appuie sur le réseau de ses adhérents (un peu plus de 500 dans les dernières années) et l'engagement de ses bénévoles actifs (environ 80, dans les instances de l'association, dans ses groupes de lecture et dans ses groupes locaux), et enfin sur le travail d'une salariée à temps plein à Ambérieu, en charge de la gestion quotidienne de l'association, de la réception, de l'archivage et de la circulation des textes, ainsi que de l'accueil des visiteurs.

<http://autobiographie.sitapa.org>

Publications soutenues par La Fondation La Poste

Septembre / octobre 2019

Correspondance générale de Henry David Thoreau. Tome III.

Éditions La Part Commune, novembre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gillyboeuf

www.lapartcommune.com

Lire l'article de Gaëlle Obiégly sur le tome II, page 10 dans le numéro 206 de FloriLettres ou sur le site de la Fondation : <https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/henry-david-thoreau-correspondance-generale-tome-ii-par-gaelle>

Alfred et Lucie Dreyfus. Écrire, c'est résister Correspondance 1894-1899.

Éditions Gallimard, novembre 2019.

Édition établie par Vincent Duclerc et Maire-Neige Coche.

Une première édition de cette correspondance (Mille et une nuits, 2005, épuisée) a suscité plusieurs créations théâtrales, justifiant une lecture chorale de la correspondance.

Innocent du crime de haute trahison dont on l'accuse et condamné à l'issue d'un procès inique, dégradé devant vingt mille parisiens, déporté en Guyane sur l'île du Diable, le capitaine Dreyfus s'est battu pour la justice et son honneur dès le premier jour de sa mise au secret, le 15 octobre 1894.

Son courage face à l'effondrement de son existence et l'enfermement à vie s'exprime tout entier dans ses lettres de prison et du bague qu'il adresse à sa famille, à commencer par sa jeune épouse. Avec elle se noue une exceptionnelle correspondance qui défie le temps, l'éloignement et l'épreuve terrible de la détention. L'écriture épistolaire, malgré la censure, devient pour Alfred et Lucie le lieu de leur résistance et de leur amour pendant cinq longues années. La violence de l'État quand il se trompe de coupable et s'obstine, l'antisémitisme larvé, les valeurs portées par les Dreyfus de confiance inébranlable en la justice de leur pays, d'honneur, de solidarité, la possibilité de survivre en s'écrivant : il semble que dans ces lettres tout résonne avec notre siècle.

Alfred et Lucie Dreyfus
Écrire, c'est résister
Correspondance, 1894-1899



« Ouvrir le feu » Correspondance croisée de Pierre Matisse & Joan Miró. Éditions L'Atelier Contemporain, novembre 2019. Édition établie et présentée par Élixa Sclaunick.

Réunie pour la première fois, et en intégralité, dans ce volume, la monumentale correspondance entre Joan Miró et le marchand d'art Pierre Matisse, fils du peintre Henri Matisse, couvre cinquante années : de 1933, trois ans après leur première rencontre, à la mort de l'artiste en 1983.

Pierre Matisse, établi à New York, devient le marchand de Joan Miró aux États-Unis en 1934, soit à l'heure du triomphe des fascismes, qui poussera de nombreux artistes d'Europe à s'exiler en Amérique ; deux ans avant le déclenchement de la guerre d'Espagne, qui affectera immédiatement l'artiste d'origine catalane ; et cinq ans avant l'éclatement du conflit mondial qui contribuera à déplacer de Paris à New York le premier pôle artistique planétaire. C'est au travers, et même à l'encontre, de ce contexte impossible, auquel s'ajoute bientôt la lente mais certaine éclipse de l'École de Paris au profit de l'expressionnisme abstrait, que se forge une relation de profonde confiance entre les deux



hommes, et que Pierre Matisse parvient à faire reconnaître l'oeuvre de Miró outre-Atlantique. « Ouvrir le feu » : ces termes sont de Miró lui-même, qui, reconnaissant vite le destin de puissance culturelle promis aux États-Unis, exhorte son marchand à mener une « campagne courageuse et efficace à New York ». Et c'est bien au récit d'une sorte de bataille que cet échange de lettres – assimilé à un « roman épique » par l'auteur de l'édition – invite le lecteur, bataille dont les tenants et les aboutissants couvrent un très large spectre. Conflits politiques et guerriers, mutations des scènes artistiques, entraide et rivalités des marchands d'art, stratégies pour imposer l'oeuvre, recherche de commandes, organisation des expositions, accrochage des tableaux, élaboration des catalogues, règlement des questions matérielles et pécuniaires : l'ensemble de ces réalités composent un panorama qu'enrichissent au surplus des commentaires esthétiques, l'évocation de figures artistiques de l'époque, et les regards de Miró sur son travail. Cet ouvrage conséquent s'augmente d'un cahier d'illustrations inédites, d'un essai introductif de Jacques Dupin, ainsi que de lettres de ce dernier, d'André Breton et de Pierre Loeb, premier marchand parisien de Miró. Pierre Matisse (1900-1989), fils d'Henri Matisse, fut un marchand d'art franco-américain spécialiste de l'art moderne. Il consacra sa vie à faire connaître des peintres tels que Miró ou Chagall, dont il exposait les oeuvres dans sa galerie à New York.

<http://editionslateliercontemporain.net/>

Correspondance de Montesquieu (volume III). Tome XX des *Œuvres complètes*.

La Fondation La Poste soutient le travail préparatoire en vue de la publication du volume trois de la correspondance. Projet coordonné par Catherine Volpilhac-Auger, Co-directeur des *Œuvres complètes* de Montesquieu, La Société Montesquieu.

La période couverte (1747-1750) est celle particulièrement importante où Montesquieu met la dernière main à *L'Esprit des lois* et à de nombreux échanges avec son éditeur de Genève. Cela apporte nombre de révélations sur le texte même de *L'Esprit des lois*.

La période 1749-1750 est aussi celle qui voit Montesquieu attaqué par les critiques, auxquels il répond avec la *Défense de L'Esprit des lois*. Sa correspondance avec l'ambassadeur de France à Rome, pour éviter la mise à l'index de l'ouvrage, montre au jour le jour sa stratégie envers les autorités religieuses.

Chercheurs :

- Claire Bustarret, ingénieur de recherche, CNRS (EHESS) (identification des papiers) ;
- Nadezda Plavinskaia, membre de l'Académie des sciences de Russie, membre du comité de direction des *Œuvres complètes* de Montesquieu ;
- Philip Stewart, professeur émérite, Duke University, Durham USA, membre du comité de direction des *Œuvres complètes* de Montesquieu ;
- Catherine Volpilhac-Auger, professeur, École normale supérieure de Lyon, directrice des *Œuvres complètes* de Montesquieu.

L'équipe travaillant sur les lettres constitue un *Inventaire général de la Correspondance* de Montesquieu (1700-1755). L'inventaire consiste à présenter (sous la forme d'une base de données librement accessible en ligne et incluant les derniers acquis de la recherche) tous les éléments matériels pertinents pour l'identification et la datation de la *Correspondance* de Montesquieu (1700-1755) ; ceci est le préliminaire indispensable à l'édition en ligne de l'ensemble de la *Correspondance* de Montesquieu (environ 1 000 lettres).

Cet inventaire trouvera sa place sur le site « Montesquieu. Bibliothèque & éditions » (<http://montesquieu.huma-num.fr>), qui doit accueillir progressivement l'ensemble des *Œuvres complètes* de Montesquieu.

Les éléments retenus sont relatifs aux correspondants, à la date (explicite ou déduite), mais aussi au statut du document (brouillon, copie, original envoyé), aux données matérielles : marques postales, et pour la correspondance active de Montesquieu, détermination du type de papier ; statut d'écriture (autographe ou de la main d'un secrétaire) ; lieu d'expédition et de destination, etc.

Ils seront accompagnés d'un hyperlien vers les images des manuscrits disponibles en ligne, grâce à la bibliothèque municipale de Bordeaux.

La base ainsi constituée permettra d'abord l'identification de lettres et billets sans destinataire ni date apparents, mais aussi l'exploitation des données historiques et géographiques : visualisation cartographique des lieux d'écriture et de destination ; établissement d'une chronologie-topographie automatisée de la vie de Montesquieu ; repérage et classement des marques postales, etc.

<http://montesquieu.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique5>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org